

Si pour Genevoix l'animal est un « frère », il reste inférieur à l'homme, et il est donc permis de saigner une vache si on a besoin de son sang chaud pour soigner une jambe. En revanche, chez Giono il est bien évident que la fusion panique avec la terre devient impossible dès que l'homme ne respecte pas les animaux – ne serait-ce que pour s'en nourrir. Mais chez Giono le poète joue un rôle essentiel : c'est lui qui a finalement la possibilité de reconstituer l'« oïkos déchiré » (p.116) par la restitution d'un paysage où une série d'éléments rhétoriques – l'« essaim métaphorique » (Michele Prandi) ou le « récit poétique » (Tadié), sans oublier les « présents itératifs » (Baude) et autres particularités – concourent au rétablissement de l'harmonie perdue. La lecture de Vago met en lumière la nécessité d'une profonde solidarité des éléments naturels, dont l'homme, dans le monde représenté par Giono. Et ce sont les figures de l'analogie qui tissent la trame de la toile.

Cependant, la vision de Giono demeure très complexe, comme cela apparaît dans *Que ma joie demeure*, où non seulement la barrière entre les différentes formes de vie semble insurmontable, mais également, lorsqu'il s'agit de représenter le monde animal, son écriture se heurte inévitablement à l'anthropomorphisation. Le gigantisme, qui évolue vers la monstruosité au niveau thématique, ainsi que la portée circonscrite des figures d'analogie au niveau stylistique, démontrent que Giono a mis l'accent sur l'impossibilité d'une véritable fusion entre homme et nature et sur l'attitude « éthique » de plus en plus urgente aujourd'hui.

L'ordre dans lequel les lectures des quatre auteurs se succèdent dans le texte est fonctionnel pour mettre en évidence comment la vision de Giono, bien qu'elle ne soit pas la plus récente (ses œuvres analysées datent de la première moitié du XX^e siècle), demeure la plus perspicace, ou tout du moins la plus en phase avec les préoccupations de l'époque que nous traversons.

Laura Brignoli

IULM University

Ghosh, Amitav. *La malédiction de la muscade. Une contre-histoire de la modernité*. Marseille : Wildproject, 2024. Traduit de l'anglais par Morgane Iserte. 360 p.¹

Écrit pendant la pandémie entre 2020 et 2021, cet essai reprend un certain nombre des propositions dont Amitav Ghosh avait dessiné les contours dans son précédent essai *Le Grand Dérangement : d'autres récits à l'ère du changement climatique* (2021 [2016]). Tandis que ce dernier avait pour objectif principal de répondre au double questionnement des raisons de l'absence des dérèglements climatiques en cours dans la trame de la fiction moderne et de la forme que devraient prendre les récits de fiction au temps du « Grand dérangement », ce nouvel essai-récit repose sur une généalogie critique des idées maitresses, des logiques discursives et des événements d'une histoire mondiale qui ont contribué à la légitimation et à la généralisation d'un ordre du monde confronté aujourd'hui au spectre de sa propre destruction.

Réflexions sur le titre de l'ouvrage

La première partie du titre – '*La Malédiction de la muscade*' – met en lumière la structure générale de l'essai dont les trois premiers chapitres portent sur l'histoire des îles Banda, petit archipel de l'Océan Indien où toutes les conditions étaient réunies – la fertilité des sols volcaniques et le climat – à l'épanouissement d'une espèce végétale, le muscadier, dont le fruit (et son écorce, le macis) ont acquis au début du 17^e siècle une très grande

¹ Titre original : Amitav Ghosh, *The Nutmeg's Curse. Parables for a Planet in Crisis*, Chicago, University of Chicago Press, 2021.

valeur (supérieure à celle de l'or), autant pour les vertus médicinales qu'on lui prêtait que pour sa rareté. Cet essai suit globalement, malgré des circonvolutions et des allers-retours récurrents entre les époques pour en renforcer les liens de continuité, une progression chronologique du début du 17^e siècle aux crises contemporaines. Le massacre de 1621 et la déportation des survivants des îles Banda par les militaires néerlandais pour se garantir le monopole de la production de la noix de muscade contient en substance les ferments d'un ordre civilisationnel dont le développement à l'échelle planétaire a joué un rôle décisif dans les crises actuelles auxquelles l'humanité fait face – crise climatique, écologique et civilisationnelle. On se souviendra des réflexions de Roquentin sur la logique narrative qui informe les « histoires vraies ». « [L]a valeur de commencement » de cet événement ne doit pas nous tromper, puisqu'en réalité, c'est par la fin de l'histoire que Ghosh a commencé. Le récit se poursuit à l'envers, « les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède » (Sartre, *La Nausée*, p.63-64).

La deuxième partie du titre '*Parables for a Planet in Crisis*' traduit dans la version française par l'expression '*Contre-histoire de la modernité*' souligne la tonalité et la portée décoloniale de l'œuvre de Ghosh. Cette critique du discours historiographique prend d'abord la forme d'une multiplicité de décentrement dans le récit qui sont d'au moins deux ordres : premièrement, la réintégration de voix divergentes qui ont été historiquement étouffées ; deuxièmement, la nécessaire inclusion de formes d'agentivité non humaines traditionnellement ignorées qui ont profondément influé sur le cours de l'histoire. Ces voix viennent révéler les apories de récits historiques ethnocentrés et anthropocentrés qui imposent une vision particulière et partielle de l'histoire de l'humanité.

L'imposition d'une vision du monde utilitariste et matérialiste est venue, selon Ghosh, désacraliser et désenchanter le monde, étouffant l'esprit vitaliste qui imprégnait les visions du monde des peuples premiers par une logique de « silenciation » (p.49, 220) des autres voix – celles des peuples jugés inférieurs et déshumanisés, celles des êtres non-humains aussi. Ghosh note que les histoires orales des peuples autochtones plus axées sur le lieu que sur la temporalité « accord[e] un certain degré d'agentivité au paysage dans son entier, en y incluant la vaste étendue des êtres non humains » (p.45). Ainsi, dans les récits écrits principalement par les colons, « [l]es noix de muscade, clous de girofle et volcans peuvent figurer dans ces histoires mais ne peuvent être les acteurs de ces récits que les historiens racontent » (p.42). Dans le cas particulier de la noix de muscade, Ghosh affirme ainsi que « le regard moderne ne voit qu'un seul des deux hémisphères de la noix de muscade : sa partie *Myristica fragrans*, objet de science et de commerce » (p.45), reprenant l'idée développée par David Abram dans *Comment la terre s'est tue : pour une écologie du sens* (2013, [1996]) que c'est « l'écriture, et en particulier, l'écriture alphabétique [qui a] cré[é] une nouvelle écologie des perceptions, séparée du monde non humain » (p.239).

Partant de la prémisse que seul l'humain est détenteur d'une agentivité, « la méthodologie historique, aussi pertinente soit-elle, peut parfois aussi servir à opacifier les liens extraordinairement compliqués que tissent les ressources apparemment inertes avec les vies et l'histoire humaines » (p.106). Ghosh plaide ainsi pour une histoire inclusive empreinte d'une forme de vitalisme dans laquelle les êtres vivants non humains et le non-vivant possèdent une certaine agentivité.

L'histoire racontée établit ensuite des continuités là où le discours de la modernité s'était imposé comme une rupture historique et civilisationnelle d'avec les années sombres du Moyen Âge. Ghosh réinscrit ainsi la violence des chasses aux sorcières non pas dans une logique moderniste qui en ferait « des vestiges du Moyen Âge » mais comme un phénomène « tout à fait spécifique aux débuts de l'ère moderne » à l'instar d'autres phénomènes qui caractérisent cette époque : « les guerres de religion, la formation d'États centralisés, la circulation de textes imprimés [...] la colonisation des Amériques » (287).

Les tenants d'un ordre du monde mortifère

Aux antipodes d'une téléologie moderniste triomphante nourrie par le progrès technologique et la croissance économique, cet ouvrage divisé en dix-neuf chapitres emmène le lecteur dans les vicissitudes d'une histoire coloniale marquée par la naissance des grands empires dont « le capitalisme fut un effet secondaire » (p.137). Des massacres des îles Banda à la guerre des Péquots en Amérique du nord « dans le contexte plus vaste des guerres de religion » (p.36), cette histoire est faite de « continuités obsédantes » (p.35) qui participent d'une logique d'imposition d'« un certain type d'ordre, politique aussi bien qu'épistémique » (p.283-284), « une forme de rationalité économique [qui] s'appuyait sur la conquête armée, l'élimination des peuples autochtones et la création d'une société raciale racisée » (p.136). La systématisation de « formes précoces d'agriculture industrialisée » et du « travail asservi » aujourd'hui souvent « rationalisé comme un archaïsme ou un vestige du passé » (p.136) sont, selon Ghosh, des éléments constitutifs essentiels autant qu'une condition nécessaire à l'avènement du capitalisme moderne, « ce système de production mondial à caractère racial » s'étant imposé à l'époque précisément pour « sa modernité » (p.136).

L'articulation théorique et la mise en pratique du projet colonial qui a permis la montée en puissance des grands empires européens coïncide avec l'émergence en Europe d'une métaphysique mécaniste qui postulait, pour reprendre Carolyn Merchant (*La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, 2021 [1980]) directement citée dans l'ouvrage, que « le monde était une énorme machine constituée de particules inertes en mouvement incessant » (p.47). L'imposition progressive de cette métaphysique, « fondamentalement une idéologie de conquête devenue hégémonique en Europe » (p.49) a considérablement transformé les modalités de l'habiter donnant naissance à « une nouvelle économie qui reposait sur l'extraction des ressources d'une Terre désacralisée et inanimée » (p.48).

Pour décrire ce phénomène, Ghosh n'hésite pas à emprunter au genre de la science-fiction le concept de « terraformation » auquel il consacre deux chapitres (les chapitre 4 et 6). Caractérisée par la double logique de la « soumission » (p.49) et du « nouveau » (p.62), l'entreprise coloniale s'organise comme un projet biopolitique « de création de néo-Europes » (p.64) selon un processus de transformation écologique et topographique dont la finalité est l'asservissement des populations et des milieux terrestres. Suivant la logique coloniale de la terraformation, « le monde est appréhendé à peu près de la même façon que les îles Banda furent perçues par leurs conquérants ; ce cadre théorique est celui du monde-comme-ressource, dans lequel les paysages (ou les planètes) sont pensés comme des usines et la "nature" comme maîtrisée et "cheap" » (p.85). Cette volonté de conquête se traduit par une double forme de violence, une « violence épistémique » (p.284) réduisant la Terre et tous ses éléments constitutifs, qui n'auraient pas qualité humaine, à de la matière inerte exploitable incluant les populations autochtones des Amériques, de l'Afrique et de l'Océan Indien ; une violence physique, écocidaire et génocidaire, nourrie par « une pulsion que l'on pourrait nommer "omnicide", le désir de tout détruire » (p.87).

Un récit de l'anthropocène

La périodisation qui situe la cause et le moment originaire des crises actuelles dans les premières expéditions de conquête des Amériques et de l'Océan Indien inscrit de facto cet ouvrage dans la production croissante d'une littérature critique de formes d'agir anthropiques qui se rapporte à la théorie de l'Anthropocène (p.134, 174, 243). Le rapport de causalité établi entre l'entreprise coloniale d'alors et l'altération des conditions d'habitabilité de la planète que nous connaissons aujourd'hui est clairement formulée lorsque Ghosh évoque « l'actuelle situation en Amazonie comme un exemple de

l'aggravation des crises d'une nouvelle ère, l'Anthropocène [...] ce qui se passe ici en réalité, ne fait que reproduire des schémas vieux de plusieurs siècles dans l'histoire du colonialisme de peuplement dans les Amériques » (p.243).

Quoiqu'il y ait des références multiples à la théorie du capitalocène, qui soutient en substance que l'émergence du capitalisme est la cause première des crises actuelles, notamment en intégrant dans ses réflexions les travaux de Jason Moore (p.85), Andreas Malm (p.117-119) ou encore Anna Tsing (p.225), celle-ci n'est jamais nommée explicitement. De même, alors que Ghosh évoque à plusieurs reprises dans le texte le système plantationnaire (p.36, 75, 135, 248) et qu'il cite explicitement « les avancées théoriques majeures de la "tradition radicale noire" » (p.135), il ne reprend pas pour autant le concept de plantationocène, théorie développée par Donna Haraway (2014, 2015), puis par Anna Tsing (*Reflections on the Plantationocene*, 2019) alors qu'elles sont toutes deux citées ailleurs dans le texte. On se souvient que dans son essai précédent, *Le Grand Dérangement*, Ghosh a reconnu explicitement que « le champ du changement climatique [...] est déchiré par deux brèches inséparables mais d'égale importance, où chacune suit une trajectoire qui lui est propre : le capitalisme et l'impérialisme » (Ghosh, 2021 [2016], p.169). La prise de position de garder le concept d'« anthropocène » peut paraître surprenante et contre-intuitive dans la mesure où ce dernier est décrié doublement pour son caractère anthropocentré (l'homme prométhéen) et universaliste (sans faire de distinction entre les bourreaux et les victimes).

Si, ici aussi, les origines des dérèglements mortifères en cours, pointer du doigt les premiers responsables ne doit pas occulter la responsabilité des nouveaux acteurs d'une économie mondialisée dans cette crise devenue planétaire. Ce choix est ainsi motivé par la conscience que la nécessité et l'urgence de changer les relations de l'humanité à la planète Terre n'est plus le fait ni la seule responsabilité des sociétés occidentales. « [L]'ampleur de cette crise, explique-t-il, est telle que sa résolution ne saurait être le fait d'un seul pays, ni même d'un groupe de pays peu structuré tel que « l'Occident » - pour la simple raison que ce n'est plus là que se décide la trajectoire de l'économie du carbone » (p.275). Le choix du concept anthropocène vient ici non pas seulement identifier les causes mais dénoncer la généralisation de la biopolitique des « "Blancs" [...] [expression qui] doit être comprise comme une métaphore [et] qui désigne un projet plutôt qu'un groupe spécifique de personnes » (p.235). Il souligne ainsi la « terrible ironie » (p.221) de la reproduction des pratiques coloniales par « des classes moyennes non occidentales [...] réalisée précisément par la répétition, voire l'intensification, des processus de brutalisation enclenchés par les conquêtes coloniales de l'Europe! » (p.221). Il conclut son essai par un constat sans appel : « Une grande partie des humains, si ce n'est la majorité, vivent aujourd'hui à la manière des colonialistes d'autrefois – envisageant la Terre comme une entité inerte qui n'existe que pour être exploitée et générer des profits, par l'entremise des sciences et des technologies » (p.291).

Dans cet essai très bien documenté, qui montre une grande érudition, Ghosh ne fait pas mentir sa réputation de maître conteur. Outre les nombreuses références à des ouvrages d'archives et le solide apport théorique d'études plus récentes, Ghosh propose un regard décolonial sur des œuvres littéraires et des mouvements culturels en peinture ou en littérature (des natures mortes dans le paysage culturel néerlandais au roman colonial en passant par l'écriture des premières utopies à la période des Lumières).

À l'instar de son appel à renouveler la pratique historiographique, Ghosh encourage les acteurs culturels à formuler d'autres histoires. Selon lui, « le lourd fardeau qui pèse aujourd'hui sur les écrivains, les artistes, les cinéastes ainsi que sur toutes celles et ceux qui racontent des histoires : c'est à nous qu'incombe la tâche de recréer un imaginaire où les non-humains ont un rôle et une voix [...] une tâche à la fois esthétique et politique qui,

en raison de l'ampleur de la crise qui affecte la planète, revêt aujourd'hui un caractère plus pressant d'urgence morale » (p.231).

Ouvrages cités :

Ghosh, Amitav, *Le Grand dérangement. D'autres récits à l'ère de la crise climatique*, Marseille, Wildproject, 2021 [2016].

Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Édition Folio, 1972 [1938].

Jean-Jacques Defert

Saint-Mary's University

Olympisme, Une histoire du monde. Des premiers jeux olympiques d'Athènes 1896 aux jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024. Éditions de La Martinière, 576 p.

Au premier abord, on peut s'étonner que l'on consacre une notice à un catalogue dans une revue d'études littéraires. Pas besoin pourtant de s'abriter derrière le commode paravent d'un Ernest Hemingway qui utilisait lesdits catalogues comme imagiers afin de parfaire son français... Cela n'aurait guère de sens tant le mot est polysémique.

Le volume II du *Nouveau Larousse Illustré* publié à la fin du XIXe siècle sous la direction de Claude Augé, définissait le catalogue – du grec *kata* (sur) et *logos* (discours) – comme une « liste, une énumération de personnes ou de choses classées dans un certain ordre ». Le terme servit d'abord à caractériser des répertoires décrivant minutieusement chaque élément des collections de médailles, de gravures, de tableaux ou de livres conservés dans un lieu déterminé. Qui n'a rêvé un jour des catalogues des grandes bibliothèques de Ninive et de Babylone, d'Athènes, de Carthage, de Rome ou bien sûr d'Alexandrie ? Rien de tout cela ici même si l'on a bien un kaléidoscope qui donne à cette exposition, qui se tient à Paris d'avril à septembre 2024, un petit air de cabinet de curiosité : une boîte métallique publicitaire *Van Melle's Toffees*, un éventail nippon décoré, un pin's soviétique appelant au boycott des jeux de Los Angeles de 1984, une carte postale de Kiel, la cité olympique de la voile en 1972, une huile sur toile de Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol (*Olympic Rings*), les inévitables vignettes à collectionner autocollantes pour enfants, une couverture de manga japonais, des affiches de films, des couvertures de journaux, des séries de timbres, bref tout un inventaire à la Prévert, mais un inventaire sans inventaire justement puisque les divers objets ne sont pas présentés pour eux-mêmes mais servent à illustrer le propos.

A partir du Second Empire, le mot catalogue a pris un sens mercantile, accompagnant la naissance de la vente par correspondance. En 1867, Aristide Boucicaut, le dynamique fondateur du *Bon Marché* qui servit de modèle à Émile Zola pour son roman *Au Bonheur des Dames*, édite un premier exemplaire de 50 pages présentant 1 500 articles. Quelques années plus tard, en 1885, cette idée est reprise par Étienne Minard, le nouveau propriétaire d'une entreprise de Saint-Étienne. Diffusé à plus de 300 000 exemplaires, le catalogue de la *Manufacture des armes et cycles* - nouveau nom de la firme stéphanoise depuis 1901 - ou, plus familièrement *Manufrance*, connaît un énorme succès jusqu'à sa disparition au début des années 1980. Il fait pleinement partie du patrimoine culturel français et a donc fort logiquement été caricaturé par René Uderzo et René Goscinny dans la première vignette de leur album *Astérix et les Normands* : « Chérie ! J'ai enfin reçu le catalogue de la manufacture des armes et chars » s'écrit tout joyeux un villageois gaulois qui croule sous une pile de plaques gravées. Car un catalogue, c'est le plus souvent un objet lourd et volumineux et celui consacré à l'Olympisme ne déroge pas à la règle, comportant pas moins de 580 pages de grand format 60 x 285 mm.